

Soldats de pierre en première ligne, bataillons d'épicéas en retrait, les derniers survivants du canyon du Wokkpash s'écartent sur le passage de la rivière du même nom, déesse céruléenne aux contours langoureux.

Là où les Rocheu

Après avoir déchiré l'horizon de l'Alberta, les montagnes Rocheuses rare beauté. La Colombie-Britannique abrite encore des tribus amérindiennes au-dessus d'un petit monde en état d'innocence.



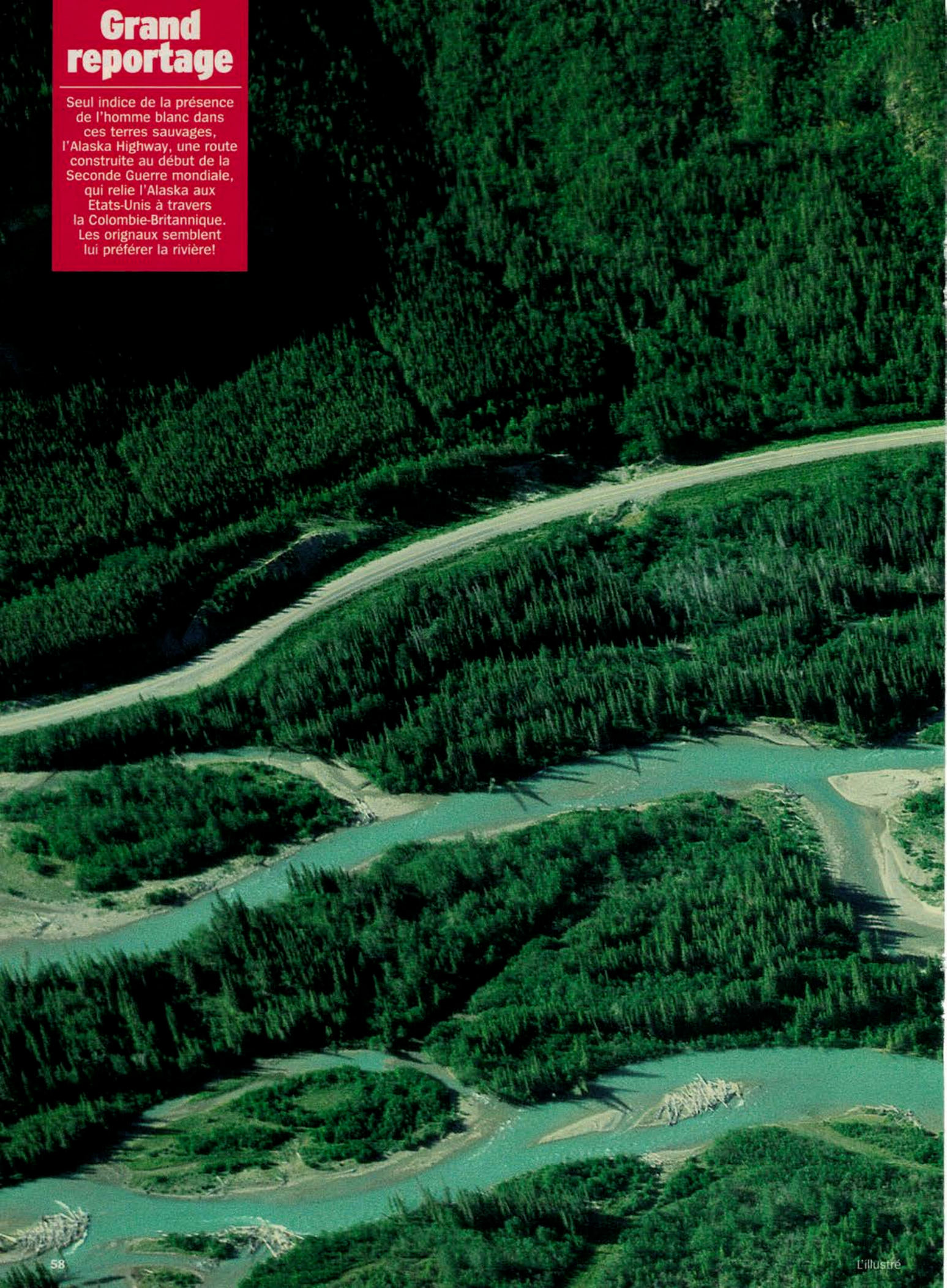
ses s'apaisent...

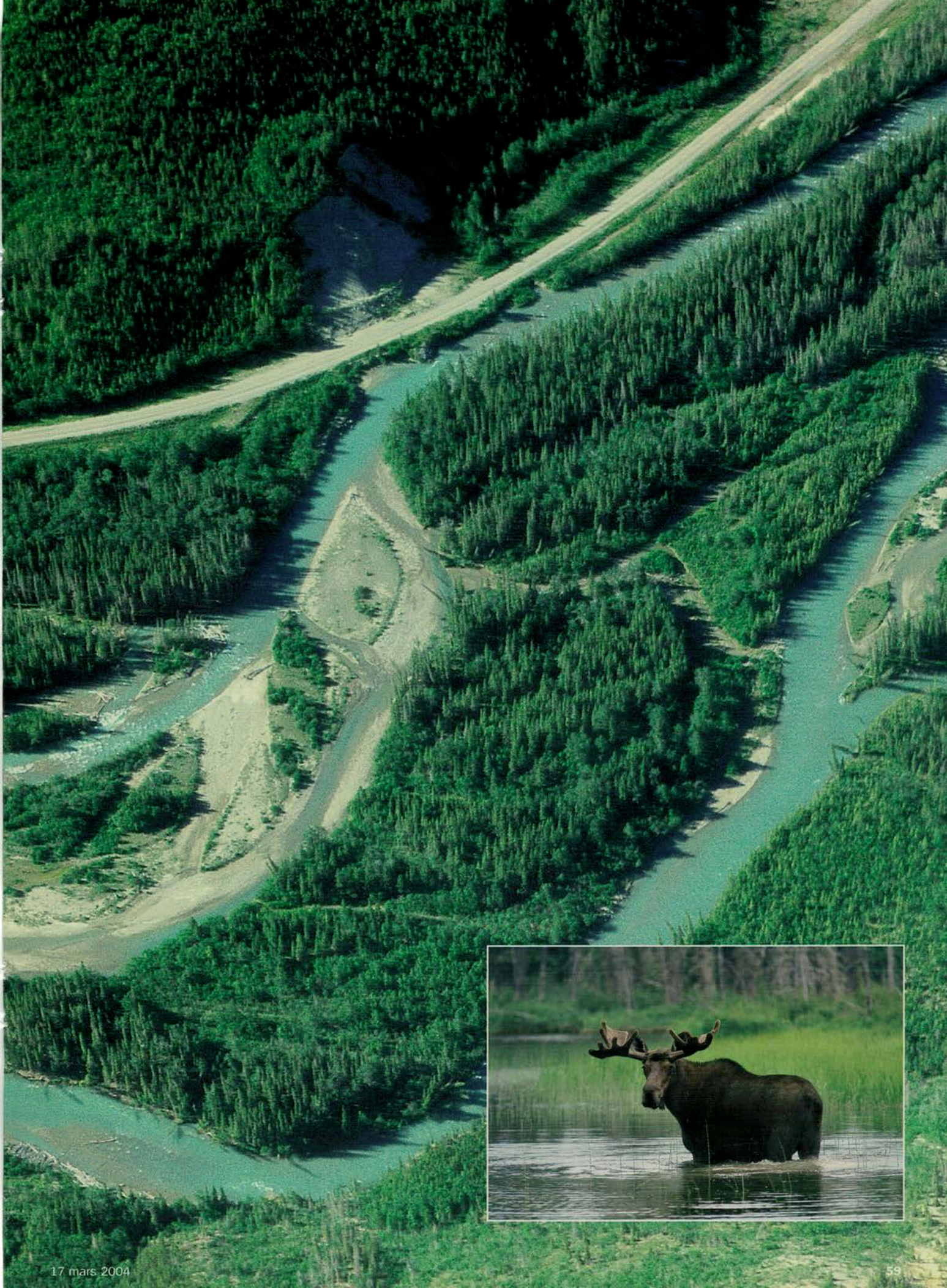
s'étirent au nord et s'arrondissent dans un paysage d'une
rindiennes, des ours et des pygargues. Balade aérienne

Photos Michel Roggo

Grand reportage

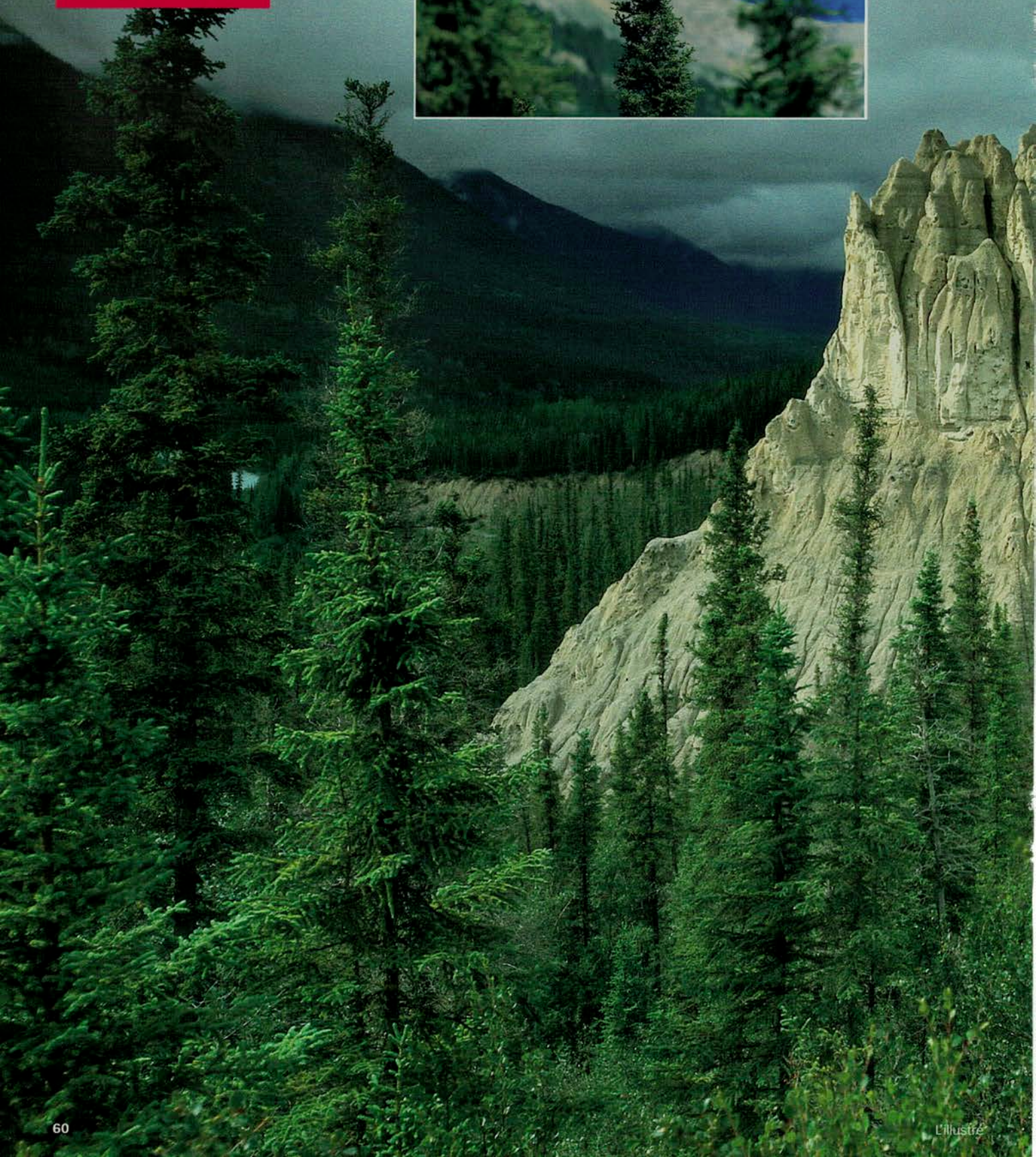
Seul indice de la présence
de l'homme blanc dans
ces terres sauvages,
l'Alaska Highway, une route
construite au début de la
Seconde Guerre mondiale,
qui relie l'Alaska aux
Etats-Unis à travers
la Colombie-Britannique.
Les orignaux semblent
lui préférer la rivière!





Grand reportage

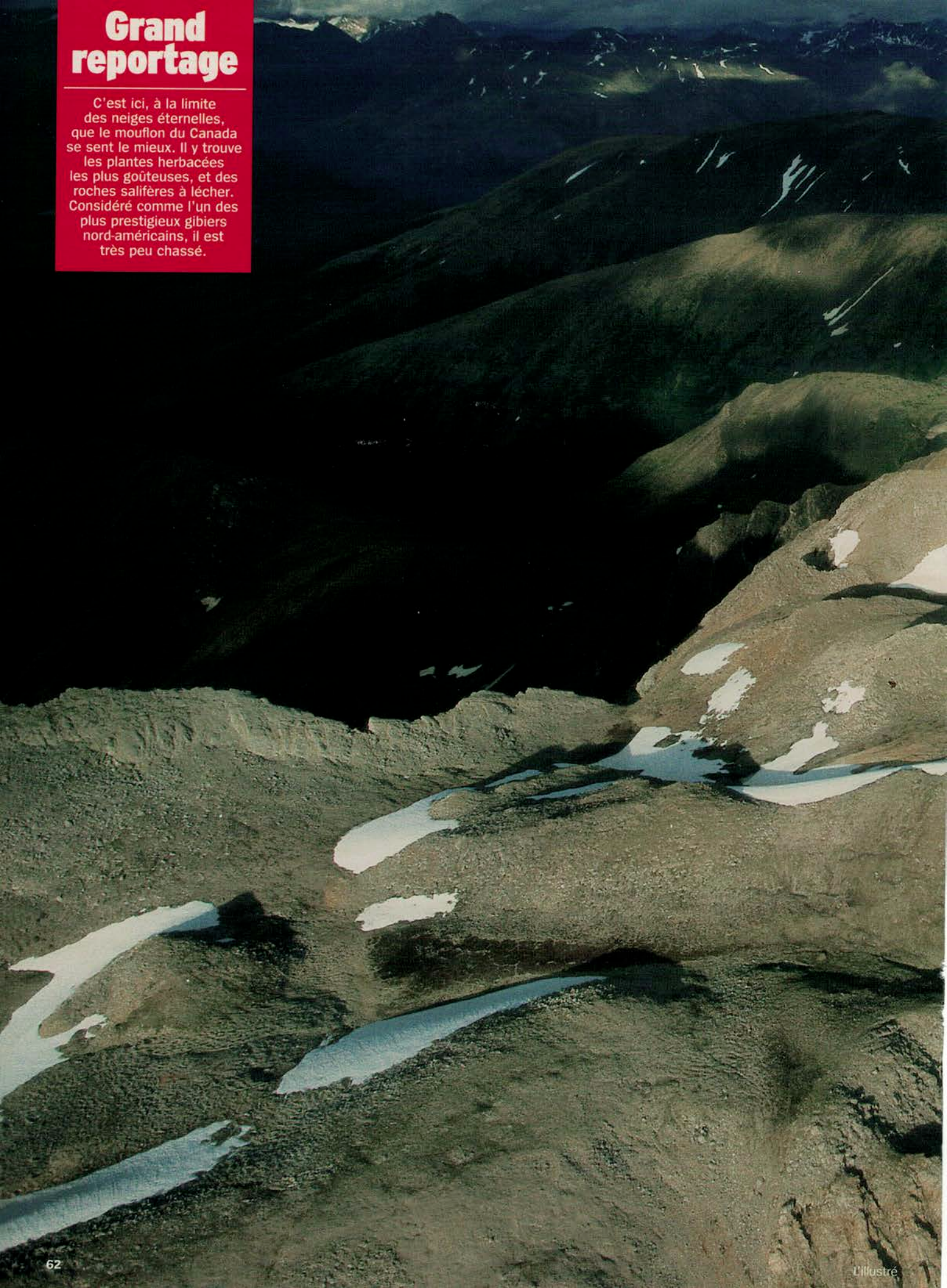
Très sensible aux dérangements causés par les humains, l'aigle à tête blanche – ou pygargue – a trouvé dans les Rocheuses de la Colombie-Britannique un territoire de rêve, sillonné de rivières et de lacs gorgés de poissons.



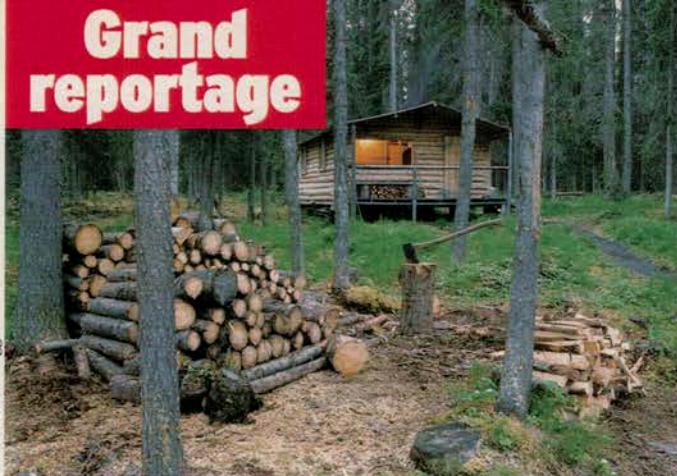


Grand reportage

C'est ici, à la limite des neiges éternelles, que le mouflon du Canada se sent le mieux. Il y trouve les plantes herbacées les plus goûteuses, et des roches salifères à lécher. Considéré comme l'un des plus prestigieux gibiers nord-américains, il est très peu chassé.







Par Michel Roggo

Gourmand, l'ours? Plutôt boudeur

Racontées le soir autour d'un feu, en pleine forêt canadienne, les histoires de plantigrades provoquent généralement des insomnies. Pas cette fois-ci.

Merci à la souris...

Aux commandes de son hydravion, Urs se joue du relief, caresse les courbes de la vallée, remonte le long de la rivière qui sinue au milieu d'une plaine marécageuse et flirte avec l'Alaska Highway. Ralenti ici et là par les barrages des castors, le cours d'eau se froisse. Un troupeau de chevaux sauvages appartenant aux dernières tribus d'Indiens s'éloigne au galop. L'hydravion tousse, reprend son souffle, puis s'élance et dépasse la limite des arbres. Bientôt tout n'est plus que roche et glace. Plus aucun signe de vie, excepté quelques mouflons du Canada. Passé le col, nous apercevons une petite maison de bois nichée dans une clairière, en compagnie d'un lac émeraude. C'est là que nous dormirons. L'endroit n'est accessible que par les airs. Une heure plus tard, après avoir allumé un grand feu dans la cheminée, nous regardons Urs s'éloigner dans son zinc, face au soleil couchant. Ne reste plus que le cri du plongeon qui, à intervalles réguliers, brise le silence de cette nature en état d'innocence.

— Tu as entendu? Il y a quelque chose dans la cabane!

En un éclair, ma compagne de voyage est assise sur son lit. L'index dressé, appuyé sur sa bouche, elle roule de grands yeux affolés, à la recherche du bruit qui l'a réveillée. Je ris. Je n'aurais peut-être pas dû lui raconter toutes ces histoires d'ours canadiens enragés, comme celle du plantigrade qui était parvenu à glisser ses griffes sous la porte et à la soulever,

avant de l'arracher, furieux et affamé, pour faire irruption dans la cabane du trappeur. «Chut... Tu entends?» Effectivement, il y a quelque chose. Mon cœur bat la chamade. J'attrape ma lampe de poche, l'allume et la braque sur le carton d'où provient le bruit. C'est une souris, prise en flagrant délit de gourmandise nocturne! Prisonnier du carton dans lequel il s'empiffrait de pain et de biscuits, le petit animal s'affole. Je prends délicatement la boîte, sort sur le perron et libère la bestiole. Elle reviendra sans doute.

Le lendemain, nous partons en canoë explorer le lac... et découvrons qu'il y en a plusieurs, collés les uns aux autres. Là où leurs rives s'épousent, l'eau est peu profonde, et nous essayons de repérer du poisson dans l'abondante végétation subaquatique. Notre embarcation dérive et, sans nous en apercevoir, nous nous rapprochons peu à peu de la berge. A quelques mètres, un petit ruisseau à l'eau cristalline chuchote à l'oreille d'un fourré avant de s'abandonner au lac. Tout à coup, le fourré bouge. Tétanisés, nous fixons avec horreur l'endroit précis d'où va sortir,

dans quelques instants, l'ours gigantesque qui, à coup sûr, nous dévorera... Le buisson est à nouveau pris de tremblements, mais c'est un inoffensif castor qui en sort, visiblement indifférent à notre présence. Il passe derrière un saule et glisse délicatement dans l'eau, ne laissant émerger que son museau.

Rassurés, nous montons nos cannes à pêche et ouvrons nos boîtes à mouches, en quête de l'insecte qui pourra leururrer les ombres et les truites canadiens. Soudain, la surface de l'eau s'assombrit. Une ombre bouge, projetée par un animal grand et foncé, qui apparaît derrière les taillis. Une fois encore, notre sang ne fait qu'un tour, et nous nous préparons au pire. L'original nous observe, nos regards apeurés se croisent. Il hésite, puis entre élégamment dans l'eau, suivi de deux petits. Petits... Façon de parler! Les jeunes ont tout de même la taille d'un cheval. Ils s'approchent, visiblement intéressés par les plantes subaquatiques qui se trouvent près de nous et finissent par disparaître complètement sous l'eau, pour en ressortir dégoulinants et mâchonnant. Nous ramons jusqu'à une baie tran-

quille qui devrait abriter des brochets. J'observe le fond pour tenter de débusquer ce grand prédateur lorsque mon amie me touche l'épaule. «Regarde, là, au bord. Un oiseau mort.» On devine effectivement la silhouette d'un oiseau, à quelques mètres, sur un petit tas d'herbes. Il est noir et blanc, son bec est pointu et ses yeux rouges. Mais il n'est pas mort. Il couve. Posé sur son nid, immobile, ce plongeon veille sur sa progéniture. Je ne parviens pas à le quitter des yeux. Cet oiseau est aussi beau que son chant nocturne. Cette quatrième rencontre imprévue me fait prendre conscience de l'état sauvage de ce monde dans lequel Urs nous a lâchés.

Les jours suivants, nous ferons d'autres rencontres, tout aussi envoûtantes: le mouflon du Canada, l'aigle à tête blanche, des castors et bien d'autres originaux encore. Jamais pourtant l'ours ne daignera se montrer. Lui qui a ici la réputation de surgir là où on ne l'attend pas, il aura sans doute préféré précisément nous surprendre par son absence. Heurté par les horribles histoires que nous racontions à son sujet au coin du feu, il aura décidé de nous boudier, et d'adoucir ainsi sa triste réputation.

Une année plus tard, Urs le pilote m'appelle. «La cabane au bord du lac a brûlé. Des Suisses venus y passer quelques nuits ont trop chauffé le bâtiment et il a fini par s'embraser.» Il s'interrompt. Je ne sais quoi répondre. «Personne n'a été blessé, mais je me demandais... Tu crois que la petite souris a pu sauver sa peau?»

Collaboration Carole Pellouchoud ■